

Rachid Benzine

Dans les yeux
du ciel



Roman | SEUIL

DANS LES YEUX
DU CIEL

RACHID BENZINE

DANS LES YEUX DU CIEL

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Pour la citation en exergue :
Mahmoud Darwich, *État de siège*
Traduit de l'arabe (Palestine) par Elias Sanbar
© Actes Sud, 2004

ISBN 978-2-02-143330-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je crierai dans ma solitude,
Non pour réveiller ceux qui dorment,
Mais pour que mon cri me réveille
De mon imaginaire captive !

Mahmoud Darwich, *État de siège*

1

Il n'y a pas de Roméo sous ma fenêtre. Je ne suis pas Juliette.

Sous ma fenêtre, il y a des milliers de personnes descendues dans la rue pour protester. Aujourd'hui, c'est aussi hier. Depuis des semaines la même chanson. De nouvelles journées, de nouvelles tueries. La troisième immolation du mois. Au prix où est l'essence, se suicider n'est pas donné. Cette fois, un journaliste. L'autre fois, un marchand de poisson. Avant, un étudiant. Demain, une adolescente violée, abandonnée par sa famille. Tous à l'image de notre société.

Pourtant j'aime tant mon pays. Ses gens. Grandiloquents, perdus dans leurs certitudes, ignorants mais généreux jusqu'à l'oubli de leurs propres désirs. Un pays, ses gens. Meurtris. Meurtris mais vivants. Et d'autant plus vivants désormais que c'est la révolution. La nôtre. Celle de tous les espoirs.

Chacun a le sien. Son rêve. Sa soif. Qui pousse à croire. En demain.

Et au milieu de tout ça, moi.

Je m'appelle Nour. Chez moi, on est prostituée de mère en fille. Enfin, depuis deux générations. Pas de quoi se vanter d'un savoir-faire ancestral. Mais ça laisse des marques. Sur le corps. Sur la peau. En dedans, quelque part. Quelque chose que certains nomment l'« âme ». Peut-être que c'est ça. Je ne sais pas trop. En tout cas, une amertume, quand tu y penses, qui te donne envie de gerber. D'en finir. Comme ça, d'un claquement de doigts. Disparaître. Un dernier vol plané du haut d'un minaret. Sous les roues d'un char. N'être plus que de la bouillie. Une flaque de chair, de merde, de sang. S'imaginer comme ça. Une image toujours plus dégueulasse que celle que vous renvoient ceux qui vous croisent. Parce que l'image que vous avez de vous-même, vous ne pouvez pas la dissimuler. Le maquillage peut tromper. On ne trompe pas soi-même. Avec ou sans fond de teint, avec ou sans rouge à lèvres, avec ou sans fard, notre miroir intérieur reflète exactement qui nous sommes. Ni l'hypocrisie ni les flatteries ne s'y reflètent.

J'ai hérité de la chute de reins de ma mère. De son port altier, de sa démarche dansante. Je ne sais pas si elle aurait pu faire autre chose que pute. Princesse, peut-être. Personne ne lui a jamais offert de pantoufles de vair. Seulement des bas. Des jarretelles. Des bustiers.

Des caracos. Des jarretières. Des strings. Des corsets. Pour l'humilier. Chaque jour davantage.

On se retournait sur son passage. Les hommes, pour l'insulter. Les femmes, pour la maudire. Les hommes, par désir. Les femmes, par jalousie. Un corps de femme, même le plus beau du monde, c'est toujours une forteresse assiégée. Qu'il soit contraint dans un vêtement à la pudeur pathologique ou révélé par un déshabillé suggestif. Les hommes l'ont réduit à cela. Une prison qui enferme nos désirs, nos passions, notre fragilité. Celle qui enferme notre intelligence, notre sensibilité, notre créativité. Qui enferme notre honte. Si souvent.

Ma mère a été dès sa naissance frappée d'une double peine : être belle et être pauvre. Et tout ça dans un pays lui-même frappé d'une double malédiction : être pauvre et être colonisé. Ça transforme un avenir en destin. Un destin tout tracé. Certains disent par Dieu. D'autres par Satan. Plus trivialement, par l'Histoire, les bouleversements économiques ou sociaux. Ça a l'air compliqué mais ça se résume à cette mécanique : pas d'argent ; pas de relations ; pas de piston... Ne reste que les clients. Des clients qui te promettent un job. Un vrai. Où tu n'auras pas à détourner le regard. Où tu pourras t'observer dans une glace sans t'excommunier. Pour ma mère, les promesses de petits boulots s'arrêtaient à l'entretien d'embauche. Une main perverse cherchant dans sa culotte. La renvoyant invariablement à l'activité

sordide qui lui faisait gagner son pain. Qui m'a nourrie, pendant toutes ces années.

Mais ma mère avait un projet qui lui maintenait la tête hors de l'eau. Moi. Sa fille. Et un objectif unique : « Ma fille ne sera jamais une pute. » Mais elle n'aura pas eu le temps de transformer mon destin en avenir. Elle a pourtant fait de son mieux en louant ses services à deux générations de militaires. Elle n'a lésiné ni sur les heures supplémentaires ni sur les fantasmes qu'on lui imposait. Pourvu qu'elle puisse me nourrir, payer mon éducation dans une école privée, si modeste soit-elle. Qui me promettait une autre vie.

Ma mère était une pute de garnison. Ce n'est pas une expression. C'est ce qu'elle était. Il n'existe aucune caserne sans bordel. « Une bonne place », estimait-elle. De petits gains par client mais toute une caserne de clients. Un logement morne mais propre. Et un service sanitaire assuré par l'État.

Les premières au front, les collègues de ma mère, bien plus âgées, ne savaient même plus si elles baisaient des Français ou des Anglais. Baisées pour baisées, peu importait le drapeau. Par bataillons entiers, armés ras la gueule, ces glorieux soldats étaient censés nous apporter leur civilisation libératrice et clinquante. Ces filles, ces femmes, ces dames n'auront connu que la sueur avide et le goût âcre des perversités des uns et des autres. Pour

elles, l'époque de la colonisation ou les années twist, ce fut du pareil au même.

Puis les uniformes ont changé. Pas leurs manières. Toujours violents, toujours arrogants. Ma mère a fait son entrée sur scène alors qu'elle n'était qu'une campagnarde. Violée par son premier patron, elle n'a dû son salut qu'à la main tendue de ces travailleuses. C'est elles qui lui ont appris le métier. Elles qui l'ont introduite à la garnison. Ma mère acceptait tout des brutes de notre armée devenue nationale. Pourvu qu'elle puisse payer mon école. Le twist a cédé la place au disco. Le disco à la house, la house à la techno. Ma mère, elle, ne dansait pas. Elle était la piste de danse. C'est comme ça qu'elle m'a eue. Y a toujours un petit bonus si tu acceptes de baiser sans capote. C'est pas sans risque... Mais tout ça, pour elle, ce n'était rien. Rien d'autre que sa vie. Plus tard, j'ai appris que Nietzsche avait écrit : « L'âme n'est qu'une partie du corps. » Pourquoi pas ? Ce type n'a dû connaître que des putes avant de mourir de la syphilis... À moins que ce ne soit une légende. C'est Slimane qui m'en a parlé. Slimane, c'est mon amoureux.

Ma mère, c'est pas la syphilis qui l'a tuée. Mais ses grossesses. Surtout, ses avortements. C'est moi qui les exécutais. La première fois, j'avais huit ans. Elle m'a expliqué comment remuer les aiguilles à tricoter dans son bas-ventre pour tuer un petit frère ou une petite

sœur qu'elle n'aurait pu nourrir. Mes mains malhabiles, tremblantes. La peur. Ses hurlements. Le sang coulant entre ses jambes. Enfin, elle m'a prise dans ses bras et j'ai pleuré longuement contre sa poitrine brûlante.

L'opération s'est reproduite. Avec le recul, je me dis que la redoutable tueuse d'enfants que j'étais ainsi devenue a permis à ses frères et sœurs d'accéder au monde des anges. À défaut d'une vie, je leur ai offert l'éternité. Au regard de mon existence et de ce que probablement aurait été la leur, c'est peu dire qu'ils ont gagné au change... En tout cas, c'est ce que je me dis pour éloigner mes remords. Cette petite voix lancinante et cruelle qui me réveille la nuit. Monopolise trop souvent mon attention. Vient anéantir mes rares moments de joie.

Les avortements, ma mère en a abusé. Elle en est morte. C'est moi qui l'ai tuée. Elle s'est vidée une nuit. J'avais douze ans. C'est ce que j'ai raconté aux gendarmes. Pour seul réconfort, ils m'ont violée à plusieurs le jour qui a suivi le dernier sommeil de ma maman.

« Maman »... C'est l'ultime fois, ce jour-là, où j'ai prononcé ce mot. Après l'avoir hurlé des heures durant dans le naufrage de ma virginité. Le désastre de mon innocence. On dit des houris, les vierges éternelles du Paradis promises à l'homme vertueux par le Coran, que leur hymen se reconstitue après chaque coït. Ont-elles aussi mal, comme moi ce jour-là, à chaque nouvelle

DANS LES YEUX DU CIEL

pénétration ? C'est entre les mains de ces monstres galonnés que j'ai perdu ma foi en Dieu. L'ai insulté avec mes mots d'enfant. Le lendemain, on m'a jetée sur le trottoir.

2

Pour ma première passe, ils m'avaient fait boire. Beaucoup. Mais pas assez pour que je ne me souvienne pas de l'essentiel. L'alcool a cette vertu d'embellir le sordide, d'anesthésier la perception. Il avait l'air d'un homme pieux. La barbe, les vêtements, la marque de la prière sur le front. Son dégoût perceptible pour mon haleine empestant la mauvaise vodka. Il paraissait timide. Mal à l'aise. Irrésistiblement, il était attiré par mon allure d'enfant. Rien ne l'a arrêté. Ni mon regard triste et vide ni les marques de coups sur mon corps. Je crois qu'il était si fébrile que ça s'est passé très vite. Mais que le temps semble long quand on n'y prend aucun plaisir. Quand on n'y gagne que de la souffrance, du dégoût. Pour soi-même. Il m'a remerciée. Puis il m'a quittée. Me laissant nue sur le lit, les jambes écartées, tétanisée. Une larme coulant sur ma joue de petite fille rougie

par sa barbe. Ce jour-là, il a fait de moi une pute pour toujours.

Tous les soirs, mes maquereaux en uniforme me forçaient à de nouvelles passes. Les profanations de mon petit être chétif étaient chaque fois plus immondes. J'ai bouffé du sperme, de la pisse et de la merde. C'était un apprentissage, celui de l'abaissement. Chaque soir, l'alcool. Les coups, les gifles, les insultes, les ordres. L'obligation de rire d'un rire fou quand trois hommes ravagent en même temps ce que vous aviez de plus précieux. Rire sous peine de prendre encore plus de coups. De passer du martinet à la badine. De la badine au fouet. Paraît que c'est comme ça qu'on se fait au métier. Surtout, qu'on l'accepte. Une fois qu'on a tout perdu, l'impensable devient ordinaire. On souffre toujours mais on ne résiste plus.

Et puis un jour la formation s'arrête. On serait presque tentée d'en remercier ses bourreaux. On le fait, même. Par peur que tout recommence. Et on se retrouve seule, face à soi-même. Face à l'argent de clients que le sort d'une gamine de douze ans n'apitoie pas mais excite tant. Sourire et rire, toujours, dès les premières minutes. C'est la clé. Il ne faut pas rebuter le client. Il faut lui donner le sentiment que votre souffrance est plaisir, votre humiliation une récompense méritée. Gamine de douze ans, on devient une « petite salope ». Aux bas de soie trop grands pour ses jambes maigrettes.

Des mille et une façons d'être juif ou musulman

Dialogue

(avec Delphine Horvilleur)

Seuil, 2017 ; Points, 2019

Ainsi parlait ma mère

Seuil, 2020